

# *Hommage à Irène Gubier*



*Journée du Patrimoine 2019 - Livret de l'exposition*

# Avant-propos



Grande figure discrète et efficace de la Résistance française, durant la Seconde Guerre Mondiale, Irène Gubier s'est engagée volontairement au service de la défense nationale. Elle a aidé notamment le Réseau Gilbert du colonel Groussard, en étant chargée d'une activité de courrier et de transfert de personnes, pourchassées par les Nazis, grâce à la particularité de sa maison, située sur le Foron et offrant une ouverture directe sur la Suisse.

Le Conseil municipal a décidé d'honorer sa mémoire, en donnant son nom à une esplanade proche de sa maison.

Afin de mieux vous faire connaître son action, ainsi que celle d'autres « passeurs », la Commission Patrimoine de la commune de Gaillard a souhaité faire une exposition, à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine de 2019.

Ce fascicule, offert par la ville de Gaillard, contient une sélection de photos et de documents, que nous avons estimés les plus représentatifs de ce travail de recherche et de collecte.

Nous espérons que vous aurez autant de plaisir à le feuilleter que nous avons eu à l'élaborer.

*La Commission Patrimoine*

*Textes élaborés pour les Journées Européennes du Patrimoine de Gaillard du 14 septembre 2019, par Mmes Jacqueline Hominal, Nadège Anchisi et Josiane Pierre.*

*Photos et documents : M. Serge Devigny, Mmes Mady Molinari, Marcelle Dupraz, Nadège Anchisi, Mairies de Gaillard et d'Annemasse, Jordan Holiday de Pixabay.*

## **Le Maire et le Conseil municipal tiennent tout particulièrement à remercier :**

- la Mairie d'Annemasse, pour le prêt des vitrines et d'objets, et en particulier Mme Céline Pierre, archiviste
- M. Serge Devigny, pour le prêt de documents et de médailles
- Mmes Madeleine Molinari et Jeannine Spinelli, pour le prêt de documents et de médailles
- Mlle Marcelle Dupraz, pour le prêt de documents
- M. Gilbert Taroni, pour ses articles de presse
- M. Christophe Bel et les élèves de CM1-CM2 2018-2019 de l'école du Châtelet

# Sommaire

Chronologie des événements historiques de 1939 à 1944 en Haute-Savoie	4
Les différents points de passage depuis Gaillard durant la Guerre 1939-1945	10
Ils habitaient Gaillard, Thônex ou Ville-la-Grand et étaient passeurs...	11
Lucien Mas	11
Emma (Marguerite) Hediger-Jacobs	12
Révérend Père FAVRE	13
André Devigny	15
Abbé Gaston Desclouds	16
Georges Groussard et la création des Réseaux Gilbert	18
Mais qui était Irène ? Un peu de généalogie...	20
La maison d'Irène Gubier était un moulin battoir à écorces	21
Le « Passage des Ambassadeurs » ou des « Demoiselles »	23
« Le Pax »	26
Ils habitaient Gaillard et ont été internés au Pax	28
L'arrestation, l'internement et la déportation d'Irène Gubier	29
En route pour Ravensbrück : Angèle et Irène, même voyage	30
Les titres et décorations d'Irène Gubier	32
Bibliographie	33

Mairie de Gaillard – BP 36 – 74240 Gaillard [mairie@gaillard.fr](mailto:mairie@gaillard.fr) Tél. 04 50 39 76 30 / Directeur de la publication : M. Jean-Paul Bosland, Maire / Couverture : affiche des JEP - Villières / Conception : Direction Culture, Sport, Vie Associative et Communication de la ville de Gaillard / Impression : Print'O'Clock / Tirage à 500 exemplaires / Dépôt légal : juillet 2020. Imprimé sur papier recyclé.

# Chronologie des événements historiques de 1939 à 1944 en Haute-Savoie

3 septembre 1939 - 22 juin 1940 : la guerre

La guerre avec l'Allemagne nazie débute le 3 septembre 1939.

La défaite de l'armée française porte à la tête de l'Etat français le Maréchal Pétain, qui obtient les pleins pouvoirs et le titre de chef de l'Etat français. Il engage une politique de transformation de l'économie et de la société qu'il appelle la « Révolution nationale ».

Ce programme met en avant les valeurs traditionnelles : le travail, le respect de la famille et de la patrie.

Mais devant les difficultés d'application dues aux réalités de la guerre et passées les premières manifestations enthousiastes, la population montre sa réticence à toute forme d'embrigadement et le consensus apparent se transforme rapidement en hostilité flagrante.



Coupons de rationnement



Le Général de Gaulle au micro de la BBC

Les difficultés de la vie quotidienne suscitent le mécontentement. Le ravitaillement devient difficile avec le rationnement du pain, du beurre, de l'essence... et la mise en place de coupons de rationnement.

La crainte de voir se réaliser l'annexion à l'Italie, seul ennemi vraiment visible en Savoie pendant trois ans, pousse instinctivement les Savoyards à accorder leur confiance aux Alliés.

Enfin, devant la collaboration ouverte du gouvernement de Pétain avec l'Allemagne, la population se tourne vers la Résistance, qui trouve dans les montagnes et les forêts, autant de refuges pour préparer l'heure de la Libération.

Le 22 juin 1940, l'armistice est signé à Rethondes, dans la voiture de chemin de fer qui avait servi de cadre à l'armistice de la Première Guerre mondiale : une large moitié nord de la France et la côte atlantique sont occupées par l'armée allemande (voir photo).

Depuis Londres, l'appel du Général de Gaulle du 18 juin 1940 marque les débuts de la Résistance.





Les Allemands cassent le mur du musée pour sortir le wagon de l'armistice.



Capitulation de la France le 22 juin 1940



## 22 juin 1940 - novembre 1942 : la zone « libre »

Le rôle de la frontière franco-suisse a été fondamental : afflux de réfugiés, agents secrets, passage de Juifs étrangers puis français franchissant la frontière régulièrement, avec l'aide de passeurs. Durant cette période, la frontière avec la Suisse n'était pas complètement fermée.

Le régime de Pétain met en place une surveillance étroite de la population. La vie des gens est systématiquement passée au crible, grâce aux écoutes téléphoniques et à la surveillance du courrier. Certaines lettres sont ouvertes, lues puis soigneusement refermées. Un service central de la censure est constitué le 28 août 1939. Des commissions de contrôle siègent au chef-lieu de chaque département.

Le domaine culturel n'échappe pas au climat de suspicion. Les autorités vérifient chaque publication, surveillent la presse, interdisent la diffusion de certains livres et de musiques dites «décadentes», comme le jazz. Le cinéma est, quant à lui, très surveillé. Toutes les manifestations et réunions publiques sont soumises à autorisation.

Dès le 3 octobre 1940, le gouvernement de Vichy promulgue les premières mesures antisémites,

avec un statut des Juifs restreignant leurs libertés. En 1941, le gouvernement de Vichy organise un recensement général de la population juive, suivi en 1942 d'un recensement des Juifs étrangers, entrés en France après 1936. Le 27 mars 1942, le premier convoi de Juifs déportés quitte Drancy, pour rejoindre les camps de concentration nazis.

Mais dès 1941, les Français écoutent les programmes français de la BBC « Radio Londres » et ce, malgré les brouillages.

La radio organise des campagnes d'affichage sauvage, notamment le V de la victoire que l'ennemi tentera de récupérer.

L'utilisation des ondes devient primordiale à la fin de cette période. De nombreux messages sont passés aux différents groupes de résistance locale et les actions perpétrées sur l'ensemble du territoire sont relatées.



Franck Bauer (1918 - 2018) «Ici Londres, les Français parlent aux Français...»



## Novembre 1942 - 8 septembre 1943 : l'occupation italienne

En novembre 1942, les Nazis envahissent la zone libre en représailles au débarquement allié en Afrique du Nord. Les Italiens se précipitent alors sur la totalité de la Savoie. Commencent ainsi plusieurs mois d'occupation italienne, avec une armée peu convaincue par les thèses fascistes de Mussolini.

Dès novembre 1942, l'occupation totale du département par les Italiens met fin aux déportations des Juifs : la Savoie et la Haute-Savoie deviennent un refuge.

En 1943, le vent tourne pour l'Allemagne. La défaite frappe le Reich en URSS et en Afrique. Les Alliés débarquent en Sicile : le 3 septembre, après la chute de Mussolini, l'Italie signe à Cassibile l'armistice avec les Anglais et les Américains.



Soldats italiens avec les douaniers suisses à Moillesulaz

## 8 septembre 1943 - 19 août 1944 : l'occupation allemande



Départ des Italiens le 8 septembre 1943

Suite à la signature de l'armistice, les soldats italiens vont alors fuir en désordre, pourchassés par les Nazis. Toute la France est en zone occupée.

C'est la période la plus noire et la plus violente. Aux actions de plus en plus efficaces de la Résistance, les Nazis répondent par des fusillades, des exécutions parfois massives, par l'incendie de maisons, voire de hameaux entiers, et par la déportation en grand nombre, laissant derrière eux la désolation et la haine.

Les populations haut-savoyardes sont alors dans leur grande majorité acquises à la Résistance.

Pour faire face et préparer les combats de la Libération, la Résistance s'unit au sein des Forces françaises de l'intérieur (FFI), sous les ordres de

Joseph Lambroschini alias Nizier, même si les FTP (Francs-tireurs et partisans) et l'Armée secrète, constituée d'anciens militaires, car l'armée avait été dissoute par le régime de Vichy, gardent une certaine autonomie.

Du fait de la montée en puissance de la Résistance, Pétain met la Haute-Savoie en état de siège, du 31 janvier au 10 mai 1944, autorisant ainsi la milice à commettre impunément toutes les exactions possibles.

La cour martiale de Vichy condamne 40 patriotes. 450 résistants ont été fusillés, soit par la milice, soit par les gendarmes mobiles de réserve, soit par les Nazis.



Après le départ précipité des Italiens, en septembre 1943 et l'arrivée des Nazis, les rafles et les arrestations reprennent. La population juive est pourchassée. Elle ne peut plus échapper à la «solution finale» mise en place par les Nazis : en Haute-Savoie, plus de 400 personnes seront déportées, notamment à Auschwitz où toutes ont été gazées.

La Résistance a reçu 49 parachutages, chiffre sans doute unique en France, dont les plus importants aux Glières. L'action des maquis, dont celui des Glières, devient un symbole très fort de cette Résistance : « Vivre libre ou mourir ». Près de 900 résistants ont été déportés. Environ 450 ne sont pas revenus.



## *18 août 1944 : la libération de Gaillard*

Les combats de la Résistance permettent la libération totale du département : Evian le 16 août, Annemasse et Gaillard, le 18 août et Annecy le 19 août sont libérées par les seules forces des maquisards. La Haute-Savoie est le premier département français à s'être libéré par ses propres forces de résistance, devant lesquelles toutes les garnisons nazies ont capitulé, sans le concours des soldats alliés.



Photos des soldats allemands quittant Gaillard à Moillesulaz

# Les différents points de passage depuis Gaillard durant la Guerre 1939-1945

Entre Juvigny et Gaillard, 30 points de passage différents ont été dénombrés durant la Seconde Guerre Mondiale.

Voici ceux qui concernent uniquement Gaillard :

- Enclave propriété du bief de Mlle Irène Gubier
  - Au fond du jardin par les barbelés
  - Par la terrasse de la buanderie
  - Le « Passage des Ambassadeurs »  
(à travers la maison)
- Immédiatement en amont du pont frontière, la maison du conducteur de tram Pantin, dont la cour était adossée au Foron
- Le bâtiment de la douane de Moëllesulaz (borne 102)



Pierre de Bénouville

- Le gué en aval à cinquante mètres du pont de la douane de Moëllesulaz qui menait dans la cour arrière du Café Perréard. Lucien Mas, alias Boris, avait observé que la nuit, du pont, on ne pouvait surveiller le Foron en raison de l'éblouissement provoqué par l'éclairage violent des lampadaires.
- Le gué d'Abraham (nom de code de Gaston Desclouds, le curé de Thônex), point où passait le plus souvent Pierre de Bénouville, celui-ci ayant franchi la frontière franco-suisse à 53 reprises.
- L'ancien poste frontière de Vernaz, borne 100, dont le chef de poste passait du courrier (photo).





## *Ils habitaient Gaillard, Thônex ou Ville-la-Grand et étaient passeurs...*

Qu'elles soient de Gaillard, de Thônex ou d'ailleurs, toutes ces personnes et bien d'autres contribuèrent au succès du sauvetage de nombreux fugitifs, le long des deux côtés de la frontière et, en particulier, celui de Juifs. Hélas, la liste étant trop longue pour les citer tous, nous avons mis à l'honneur certains d'entre eux. Que les familles et amis de ceux qui n'ont pas été cités ne nous en tiennent pas rigueur...

### *Lucien Mas*

Lucien Mas est né à Narbonne, le 9 septembre 1917. En 1937, il fait son service militaire et entre à l'École des officiers de réserve de Saint-Maixent. Il termine sa formation à l'École d'application du Génie, à Versailles et le 6 septembre 1939, reçoit son grade d'aspirant de réserve du Génie. Démobilisé en avril 1940, il revient à son métier de douanier contrôleur, le 16 septembre 1942, à la frontière franco-suisse de Moëlllesulaz.

Son premier acte de désobéissance à l'autorité administrative débute le jour où une jeune fille d'Annemasse, à qui il donnait des cours de latin, lui présente ses parents d'origine juive, en le suppliant de leur faire passer la frontière. Ce qui commença par un geste de bonne volonté continu par la suite avec d'autres Juifs.

Il devient rapidement responsable militaire du mouvement de résistance « Combat », cadre de l'armée secrète et en relation avec Pierre Guillain de Bénouville, l'organisateur des passages

clandestins et de l'acheminement du courrier de la délégation des MUR (Mouvements unis de Résistance) à Genève.

Le gendarme Curtet l'aida dans ses passages, ainsi que l'inspecteur de police Eugène Laidevant, à Annemasse, et Fernand Genoud, adjudant de gendarmerie à Gaillard, organisateur des passages du Réseau Gilbert à travers le Foron. Le nommé « Oiseau libre », Marcel Dougoud, le franco-suisse, originaire du Valais, se montre très efficace dans les passages clandestins vers la Suisse, connaissant parfaitement les différents sentiers.

Lorsque Lucien Mas doit passer d'urgence en Suisse, ayant été dénoncé, c'est Emile Millet qui le remplace, jusqu'à son arrestation et à son internement au Pax.



Gendarme Curtet



Eugène Laidevant



Fernand Genoud



Marcel Dougoud



# Emma (Marguerite) Hediger-Jacobs

Le registre d'écrou de la prison allemande d'Annemasse comporte, au numéro 276, le nom d'Emma Hediger, arrêtée à Vernaz-Gaillard le 1<sup>er</sup> décembre 1943, par les douaniers allemands puis transférée à Annecy le 14 décembre.

Les circonstances de l'arrestation de Marguerite (Emma) Hediger ne figurent pas dans ce registre ; elles sont dramatiques. Marguerite vit dans une maison au bord du Foron. Depuis plusieurs mois, elle a aidé au passage de nombreuses personnes. Le 1<sup>er</sup> décembre 1942, un jeune militaire français démobilisé, résistant, passe la frontière sans avoir respecté, semble-t-il, les conditions minimales de prudence. Une patrouille allemande, dissimulée dans le canal désaffecté de la Bédière, qui alimentait autrefois le moulin de Vernaz, survient. Des coups de feu sont échangés, le militaire français est tué.

L'acte de décès est rédigé au nom de Yves Roland Garin, de Villeurbanne, nom qui figurait sur ses papiers. Or, ceux-ci étaient faux. A l'issue de la guerre, l'acte de décès est rectifié. En réalité, ce soldat était un officier de blindé du 23 RI, qui voulait rejoindre la Résistance à Londres. Il s'agissait du lieutenant Laurent, Louis, Yvan

Genot, né le 22 décembre 1919 à Châlon Sur Saône. Il allait avoir 24 ans 21 jours plus tard.

Après son arrestation, Marguerite Hediger est rapidement déportée dans un camp de travail, en Allemagne. Longuement interrogée par l'occupant au Café Mazza, route de Genève, elle leur a tenu tête et s'est tue. Jamais elle ne parla de ses éminents services rendus à la France.

A sa sœur, elle écrit de Dresde, le 28 décembre :  
« Me voici en Allemagne après un long voyage, je suis bien loin de vous et de France.....

Nous sommes dans un camp au bord d'une forêt, nous sommes 2 par chambre, on a l'air de n'y avoir ni froid ni faim. Seulement il faut s'y habituer. J'ai passé des mauvais jours. Mais c'est déjà le passé, espérons que cette guerre finira et qu'on se retrouvera sain et sauf tous ..... 28 jours aujourd'hui que je ne me suis pas déshabillée. »

Marguerite Hediger survécut heureusement au bombardement de Dresde, qui fut l'un des plus meurtriers du conflit. Elle ne put regagner la France qu'en 1945. Elle deviendra Madame Marguerite Jacobs, nom utilisé dans certains récits.



Carte de travail d'Emma

## Révérénd Père Favre



Louis Favre, né le 1<sup>er</sup> novembre 1910 à Bellevaux, voit son enfance bouleversée par la mort de son père, chasseur alpin en juillet 1917, en Alsace. Cet événement l'a sans doute influencé, quelques années plus tard, dans son choix de s'engager aux côtés de la Résistance.

Louis Favre étudie au Juvénat, ses bons résultats le font figurer plusieurs fois au tableau d'honneur. Il y cultive un certain goût pour la musique. En 1936, il est ordonné prêtre et devient professeur à l'Institut Florimont à Genève. Sous-officier instructeur jusqu'à la débâcle, c'est après l'armistice qu'il est nommé au petit séminaire de Ville-la-Grand. Homme de convictions profondes, il s'engage dans la Résistance et devient un membre éminent des réseaux Gilbert du Colonel Groussard, qui travaille avec l'Intelligence Service. Il remplit, à l'instar d'autres agents, le rôle de recruteur pour ces réseaux. Il entretient de plus des contacts importants avec le service de renseignement suisse. Il se lie d'amitié avec Marcel Durupthy, côtoie le premier lieutenant Paul de Saugy, le Capitaine Clément, le Révérend Père Moos et l'Abbé Gaston Desclouds de Thônex.

Le Révérend Favre se chargeait surtout des courriers, renseignait précieusement les Alliés sur l'organisation de la Wehrmacht ou de la police allemande.

De 1941 à février 1944, ce sont des prisonniers de guerre, des Alsaciens et des Lorrains, des résistants, des officiers, des aviateurs, des réfractaires au STO (service travail obligatoire), des déserteurs des camps de jeunesse, mais aussi et surtout des Juifs français et étrangers, que les Pères Favre, Gilbert Pernoud et le Frère Raymond Bocard aidèrent en les cachant puis en les faisant passer vers la Suisse. Cette périlleuse et courageuse entreprise de sauvetage a fini par coûter la vie à l'un des trois samaritains, initiateur de l'action : le Père Favre a été arrêté.

Incarcéré par la Gestapo à Annemasse, puis à Annecy dans l'école Saint-François transformée en prison par les Allemands, le Révérend Louis Favre est torturé à plusieurs reprises, mais il ne parle pas. Par l'intermédiaire de sa sœur Marie, qui réussit à le voir plusieurs fois, et grâce à la filière établie par le premier-lieutenant de Saugy, il peut faire parvenir à Genève des messages clandestins.

En prison, le Révérend Favre reconforte ses codétenus et obtient plusieurs informations qu'il transmet à Genève. Il est emprisonné avec Emile Millet.

Dès le mois d'avril, il est rejoint à la prison d'Annecy par le lieutenant Pierre Bastian (27<sup>e</sup> BCA), en charge de toutes les chaînes de ravitaillement du plateau des Glières et responsable du corps franc de Thônex. Fait prisonnier fin mars 1944, suite à l'attaque du plateau des Glières par la Milice et les troupes allemandes, torturé ensuite pendant plus de trois semaines dans les locaux de la Milice, Bastian sera exécuté par les Allemands. Le Père Favre, au fil de ses billets, ne manque pas de signaler l'évolution des sévices et tortures endurés par Bastian qui, comme lui, ne parlera jamais.

En raison de la collaboration précieuse que leur a fournie le Révérend Favre, Paul de Saugy et Marcel Durupthy, du Service de renseignement suisse, ainsi que le colonel Groussard tenteront d'organiser son évasion de la prison de la Gestapo à Annecy. Craignant des représailles sur des innocents, le Révérend Favre déclinera leur aide et continuera à réconforter ses codétenus.

Le 8 avril 1944, il décrit la sollicitude des soldats qui le gardent. Cependant son espérance évolue, il prend conscience de son destin. Ce même jour, il grave sur une paroi de sa cellule: «*La véritable prison ? C'est la société ! Dans ces murs, j'ai connu la liberté...*»

Le 16 juillet 1944, après avoir gardé un mutisme absolu pendant 164 jours et enduré de multiples tortures, il est conduit avec sept autres victimes, dans une clairière près de Vieugy, à côté d'Annecy.

Il y est abattu d'une rafale de fusil mitrailleur. Le lendemain, sa sœur Marie vient le reconnaître et l'embrasser une dernière fois.

Selon les estimations, du fait de leur position au Juvénat, le Révérend Père Louis Favre, le Révérend Père Gilbert Pernoud et le Frère Raymond Boccard auraient contribué à sauver environ 2000 personnes. Tous les trois ont été élevés au rang de Justes parmi les nations, le 30 avril 1987, au mémorial de Yad Vachem à Jérusalem.

En leur mémoire, la place devant l'église de Gaillard porte le nom du Révérend Père Favre et une rue gaillardine porte le nom d'Emile Millet.



La cellule du Pax où a été emprisonné R. Père Favre.



## André Devigny

Né le 25 mai 1916 à Habère-Lullin, il a longtemps habité dans la rue Mieusset à Gaillard.

Voici ce que dit de lui Georges Groussard dans son livre Service Secret :

« En 1936, il avait 20 ans et sortait de l'Ecole normale d'instituteurs et partit au service militaire....et eut affaire à des chefs intelligents qui surent lire en cette âme déjà bien trempée. À la déclaration de la Guerre, il commanda une section de Chasseurs alpins en Alsace. Dès la première attaque ennemie, il démontre superbement sa valeur guerrière et reçoit, à 23 ans, la Légion d'honneur.

J'étais, fin 1942, depuis peu de jours à Genève, tout occupé à la réorganisation de mes réseaux, lorsque Devigny se présenta au Consulat général de Grande-Bretagne, espérant y trouver un moyen de servir à nouveau contre Hitler. Les Britanniques l'aiguillèrent sur moi et, tout de suite, devinant chez ce garçon un courage physique insurmontable, je le lançais dans la clandestinité avec la mission de m'amener des camarades capables de m'aider.

En quelques semaines, il me procura des recrues dans les différentes armes : Terre, Mer, Air, et je pus ainsi, très rapidement, constituer l'un de mes réseaux qui, avec Devigny d'abord et Ponchardier ensuite, fonctionna jusqu'à la fin de la Guerre, et obtint des résultats remarquables.

Devigny dirigea ce réseau durant 4 mois. D'une conscience extrême, sillonnant infatigablement les routes de France, il m'apportait lui-même les renseignements qu'il avait collectés. Et son activité ne se bornait pas là : attentif au sort des familles de ses camarades, il ne les laissait jamais dans la peine ; de plus profitant de ses facilités de passage, par la maison de Mme Gubier, il secourut de nombreux persécutés. L'imprudence des membres secondaires de son groupe aboutit à son arrestation, en gare d'Annemasse le 17 avril 1943.



Il subit des tortures épouvantables de Klaus Barbie : il ne parla pas. Condamné à mort, il réalisa un exploit extraordinaire, unique : son évvasion de la prison de Montluc à Lyon la nuit du 24 août 1943.

Il faut lire le récit qu'il en fait dans son livre : Un Condamné à mort s'est échappé, livre pur et froid comme une lame d'acier. Quelques années plus tard, le metteur en scène Robert Bresson portera à l'écran ce récit hallucinant ; ceci allait donner de nouveau vie à l'un des plus hauts faits de la guerre clandestine.

Cette évvasion avait rendu les Allemands fous de rage ; ils avaient décidé, en représailles, d'enlever sa fille Chantal (3 ans) gardée par sa grand-mère. Heureusement, nous fûmes avertis à temps et Jean Cambus me l'amena rapidement à Genève. En août 1943, Devigny venait de réussir son évvasion inouïe de Montluc et sur mon ordre, repartit pour de nouvelles aventures et rejoignit les troupes de l'Afrique du Nord, en passant par l'Espagne. Volontaire au bataillon parachutiste de choc, il participe au débarquement en Provence en août 1944 et remonte vers l'Allemagne avec les armées alliées.

Après la guerre, André Devigny, nommé général de brigade, fut fait grand officier de la Légion d'honneur et Charles de Gaulle lui décerna la prestigieuse Croix de la libération. »

## L'Abbé Gaston Desclouds (1892-1963)

Il assurait les liaisons entre Annemasse et Genève. Élevé dans le quartier des Pâquis, à Genève, il se rend ensuite à Marseille où il décide de rentrer dans les ordres. De retour à Genève, le jeune abbé rejoint la paroisse Saint-Joseph aux Eaux-vives, puis celle de Thônex, dont il fut le curé de 1923 jusqu'à sa mort en 1963. Dans les années 1930, ce curé de campagne ramène de France, fréquemment et illégalement, divers produits et denrées alimentaires, tels que du beurre et des pipes qu'il réservait aux pensionnaires de Bel-Air pour lesquels il disait régulièrement la messe.

De cette activité de « contrebande », il acquiert une parfaite connaissance de la région frontalière du Foron, aidé lors de ses expéditions par sa chienne Minka. De race berger belge Groenendael, elle est remarquable d'intelligence. Au cours de la nuit, sur ordre du curé, elle part décrire autour du presbytère des cercles concentriques toujours plus grands. Si elle rencontrait un douanier embusqué, elle aboie, ce qui est son droit. Son maître est ainsi informé et reste tranquille. Minka a très vite compris que son périple doit s'accomplir jusqu'au Foron. Si après l'avoir effectué, elle rentre silencieusement, l'ecclésiastique contrebandier sait que le terrain est libre.

Au début de la guerre, l'expérience de ses passages clandestins lui vaut d'être sollicité par le Service de Renseignements de l'armée (SR) qui l'intègre à son antenne genevoise en tant qu'auxiliaire.



Plaque apposée sur l'église de Thônex (CH)



L'abbé Gaston Desclouds avec «Clément»

Pour ceux qui devaient pénétrer sur le territoire suisse, le curé de Thônex, connu de tous comme « Abraham » dans la clandestinité, organise des centaines de passages, jusqu'en 1944. Il fournissait aux clandestins des faux papiers ou leur fait traverser le Foron avant de les accueillir à la cure toute proche de la frontière. Sollicité de tous côtés, entre autres par des milieux juifs, il accepte de les aider à franchir la frontière et leur procure de fausses cartes d'identité, parfaitement mises à jour par ses soins.

Quoi qu'il en soit, des traces indélébiles du curé Desclouds figurent dans Le Sacrifice du matin, mémoires du célèbre résistant Pierre Guillain de Bénouville. Il y parle d'un nommé Abraham, «gaillard de haute taille et fort en couleurs».

Son passé d'haltérophile (il pesait 125 kilos), sa chienne Minka, dressée pour repérer les douaniers, et ses balades à bord de sa minuscule Amilcar, son exubérance et son bagou légendaire laissent des traces et rappellent sans cesse ses origines modestes.

On raconte alors que, tandis qu'un chantre de l'anticléricisme qualifie les curés « de fils à papa bourgeois », devant une foule rassemblée à Plainpalais, Gaston Desclouds se lève et braille avec sa voix portante: «Ta gueule, ma mère est concierge aux Pâquis ! »

# Georges Groussard et la création des Réseaux Gilbert



En 1944, le Réseau Gilbert devient une des premières sources de renseignements de l'État-major interallié sur le continent, particulièrement dans la préparation puis l'exécution du débarquement du 6 juin 1944, en Normandie.

Pour comprendre ce qui permit aux Réseaux Gilbert de prendre une place aussi importante dans la grande bataille du renseignement militaire, il faut d'abord s'interroger sur le passé et la personnalité du Colonel Groussard.

Georges Groussard est né le 21 novembre 1891 à Saint-Martin-lès-Melle (Deux-Sèvres) et est décédé le 22 mars 1980, à l'âge de 89 ans à Opio (Alpes-Maritimes). Il est plus connu sous le nom de Colonel Groussard. C'était un officier de l'infanterie coloniale et un ancien commandant en second de l'école militaire de Saint-Cyr, repliée à Aix-en-Provence, après la débâcle de juin 1940.

Lucien Mas, douanier à Moëllesulaz, l'un des hommes des réseaux Gilbert, en fait ce portrait : « le Colonel était un homme court, râblé, visage rond, crâne déplumé couronné de cheveux grisonnants, cou de taureau, monocle et grosses moustaches de guerrier de 14-18 ».

Georges Groussard, protestant rigoriste, est d'abord un militaire combattant de la Grande Guerre (Croix de guerre 1914-1918) : patriotisme, discipline, rigueur morale, sens de l'organisation et du commandement sont ses principales valeurs. Le Colonel montre aussi une honnêteté intellectuelle et une franchise qui ne plaisent pas à tout le monde.

En 1940, il est profondément blessé par la défaite et l'occupation mais accepte l'armistice, la mort dans l'âme. En juin 1941, il se rend discrètement à Londres, afin de tenter un accord avec les Anglais, d'une part, et avec de Gaulle, d'autre part.

À son retour de Londres, il est arrêté le 15 juillet 1941 sur ordre de Darlan, chef du gouvernement de Vichy.

Le 10 novembre 1942, il prend la décision de rejoindre le combat des Alliés et quitte Cannes clandestinement, où le régime de Vichy l'avait mis en résidence surveillée. Il est emmené dans sa Simca 8 par Jean Tiramani, un chef de réseau de renseignements de la Marine, et arrive chez Léon Guersillon à Annemasse, rue Adrien Ligué.

Il est passé clandestinement en Suisse, le matin du 12 novembre, par Verdonnet, le maraîcher de Bossey, caché dans un char parmi les cageots de légumes, avec le projet de se rendre à Alger. Ce sont Winston Churchill, Premier ministre britannique, et Anthony Eden, Secrétaire d'État anglais aux Affaires étrangères, qui le convainquent de rester en Suisse où il sera plus utile.

À Genève, où son arrivée a été préparée de longue date, il est accueilli par le Capitaine Clément, alias Sarment, du Service de Renseignement de l'armée suisse, qui l'installe au 134, rue de Lausanne, où il établit son PC, dans la plus grande discrétion et le fait bénéficier de la bienveillance des autorités genevoises.



Sa fidèle secrétaire, Suzanne Kohn, infatigable travailleuse comme lui, l'accompagne à Genève. En décembre 1971, elle deviendra son épouse. Suzanne est la sœur d'Antoinette Sasse, ancienne compagne et collaboratrice de Jean Moulin.

Groussard se met immédiatement au service de l'Intelligence Service, les services secrets britanniques, avec lesquels il est en rapport depuis 1940, et de son chef à Genève, le vice-consul britannique Victor Farrell. Farrell lui présente le sous-lieutenant André Devigny, un savoyard originaire d'Habère-Lullin, homme de confiance sur lequel s'appuyer. Le Capitaine Clément les initie aux techniques de protection contre l'espionnage allemand, dont les agents secrets pullulent à Genève.

Groussard est également mis en relation avec de nombreux membres de Combat de la région d'Annemasse, comme Louis Favre, Lucien Mas, ou Rousseau, le chef de la gare des Eaux-Vives, qui lui amène des cheminots FTP (Francs-Tireurs Partisans).

Le 1<sup>er</sup> décembre 1942 a lieu une réunion entre Victor Farrell, Georges Groussard, le Capitaine Clément et André Devigny. C'est de cette réunion que naît l'organisation des « Réseaux Gilbert du colonel Groussard ». Devigny y est chargé du recrutement en France d'officiers patriotes et antinazis de l'armée d'armistice, dont les Allemands ont exigé la dissolution, à la suite de l'occupation de la zone libre. Il se met immédiatement en chasse, d'abord dans le sud de la France.

Chaque semaine, il apporte au Colonel les résultats de son travail dans les régions de Grenoble, Nice, Marseille, alors qu'Edmée Delétraz rapporte de Lyon des renseignements collectés à Toulouse et à Clermont-Ferrand. Les courriers sont passés à Genève par Devigny lui-même ou par des complices locaux, avec l'aide de l'adjudant de gendarmerie Genoud et d'Irène Gubier, notamment.

Le premier souci de Devigny, avant même l'arrivée de Groussard, avait été de nouer de solides contacts, avec des résistants de la région frontalière, afin de pouvoir disposer de tout un réseau de « boîtes aux lettres » et de passeurs sûrs et expérimentés. Tout autre moyen de transmission était en effet impossible : la poste et le téléphone étaient étroitement surveillés par la Gestapo, la radio, elle, ne permettait pas la communication en retour, dans le sens Suisse-France/Angleterre, les autorités suisses n'autorisant pas à émettre à partir de leur territoire.

A la libération, Georges Groussard refuse les étoiles de Général que lui propose Charles de Gaulle.

Dans son livre Service secret, le Colonel Groussard évoque longuement Annemasse et les amis résistants qu'il y a connus. Il parle avec émotion de Jean Deffaugt, futur Maire d'Annemasse, Louis Simon, qui deviendra Maire de Gaillard de la Libération jusqu'à sa mort en 1979, le Révérend Père Louis Favre, René Naudin, André Allombert, Louis Degrange, Charles Thura, Velluz, Fleuret, Vuillet, Berra, Dougout, Mégevand, Hénot, Luc... qui ont tous gardé de lui un souvenir respectueux.

## Mais qui était Irène ? Un peu de généalogie...

Commençons par son grand-père paternel : Jules Gubié voit le jour le mercredi 3 avril 1822 à Lyon. Il a été trouvé le 4 au soir, dans la cour de l'Hôpital de la Charité de Lyon, muni d'un papier indiquant qu'il était né le 3 vers 13 h...

Après avoir été placé dans une famille à Desingy puis à Clermont, Jules sera cabaretier. Suite à son mariage avec Jeanne Antoinette Rocher, qui elle est cuisinière et née à Veigy, ils viennent s'installer à Gaillard. Ce couple aura trois enfants :

- Leur premier enfant, Isidore naît le 12 août 1858, à Genève. Il sera le papa d'Irène.
- Le 25 janvier 1862 naît à Gaillard un deuxième fils, François. Il sera boulanger, élu à la Mairie de Gaillard et créera la fanfare de Gaillard en 1898. Il se marie avec Emilie Dupraz et aura 4 filles dont une qui n'a pas survécu, Franceline, Marie et Claire.
- Le 21 mai 1867 naît Franceline, également à Gaillard, au hameau de Moëllesulaz, maison Blanc.

La grand-mère d'Irène, Jeanne, meurt à l'âge de 64 ans, le 25 janvier 1891 à Gaillard. Quelques mois plus tard, le 26 août, son époux Jules décède lui aussi à Gaillard, à l'âge de 69 ans. Irène ne connaîtra donc pas ses grands-parents paternels.

Le père d'Irène, Isidore Gubié, voit le jour le jeudi 12 août 1858, à Genève. Après avoir été comptable, Isidore travaillera à la CGTE, la Compagnie Genevoise des Tramways Electriques. Judith Vittet est la fille de Joseph et de Claudine Croset. Elle est née en 1857 à Thorens-les-Glières. Isidore et Judith se marient le 21 juillet 1885 et ont deux enfants :

- Paul Jules, né le 9 mai 1886 à Gaillard
- Marie Irénée, née le 6 novembre 1897 à Gaillard.

Le 3 juillet 1901, Paul a 15 ans et Irène seulement 3, lorsque leur maman décède. Isidore est âgé de 42 ans.

Puis juste avant la Grande Guerre, le 28 avril 1913, son frère Paul meurt à l'âge de 26 ans, Irène en a 15.



Irène ne se mariera pas et s'occupera de son père malade, jusqu'à son arrestation en janvier 1944. Alors qu'elle est en déportation, Isidore Gubié décède en avril 1944, à l'âge de 85 ans.

Irène Marie Irénée Gubié-dit-Gubier est décédée le mercredi 26 avril 1995, à l'âge de 97 ans, à l'hôpital d'Ambilly.

## *La maison d'Irène Gubier était un moulin battoir à écorces*

Selon Bénédicte Frommel, historien à l'Office du patrimoine et des sites de l'Etat de Genève, le moulin Gubier est un moulin battoir à écorces ou « petit battoir Courriaud » et aurait été bâti à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. On retrouve des traces de l'activité du moulin depuis 1809.

Pour transformer les peaux en cuir, on les immergeait pendant plusieurs mois, dans une solution d'eau et de tan\*, une opération qui resserrait les fibres et les rendaient imputrescibles. Le tan était extrait de l'écorce de chêne et de sapin, finement pulvérisée au moyen de pilons acérés, que soulevait un arbre à cames mis en rotation par une roue à eau, le moulin à écorces.

En 1810, les communes de Chêne-Bougeries, Chêne-Bourg, Thônex et Gaillard comptaient six tanneries, qui occupaient un total de dix-huit ouvriers.

On ignore quelle proportion de tannin était produite localement par les deux moulins à écorces, implantés de part et d'autre du pont du Vieux-Chêne, où la légère accentuation de la pente de la rivière créait les conditions minimales pour une exploitation. Construite en 1724, l'installation, située en amont du pont, chevauchait en partie la Seymaz. Elle occupait deux personnes. Datant également de 1724, l'établissement placé en aval était plus développé. Il comprenait la tannerie à proprement parler, un espace à l'air libre occupé par une dizaine de cuves à tannin, enfin le battoir à écorces, alimenté par un canal qui contournait la maison, toujours en place, située à l'angle des rues du Péage et du Gothard. L'activité fut transférée en 1816 sur un site plus approprié, à la confluence de la Menoge et de l'Arve.

\* Le terme « tan » vient du radical gaulois « tann » qui signifie « chêne ».

La création, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, du battoir à écorces de Moëllesulaz s'inscrit dans le même contexte que ceux de Chêne-Bougeries et de Chêne-Bourg. L'établissement fut construit dans un méandre serré du Foron, de sorte que le canal, qui ne développait que 250 m, n'offrait pas une hauteur de chute suffisante, pour installer une roue verticale. Le petit battoir Courriaud fut donc édifié à cheval, sur le bief, et doté d'une roue horizontale. Une vanne métallique avec son mécanisme de levage, à moitié enterrée dans l'axe du bief, laisse supposer que l'exploitation se prolongea jusqu'à 1880 environ.

Durant les guerres, le site servit de point de passage clandestin. La façade ouest du bâtiment donnait directement sur la Suisse. Cette particularité permit à sa propriétaire, Irène Gubier, alors lieutenant des Forces françaises combattantes, de faire entrer à Genève de nombreux agents de la Résistance.







DANS CETTE MAISON  
IMPORTANT LIEU DE PASSAGE  
S'ILLUSTRA DE 1940 A 1944  
IRENE GUBIER LIEUTENANT  
DES FORCES FRANCAISES COMBATTANTES  
OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR  
ARRETEE LE 20 JANVIER 1944  
ELLE FUT DEPORTEE  
AU CAMP DE CONCENTRATION  
DE RAVENSBRUCK



Le moulin vu depuis Thônex



## Le « Passage des Ambassadeurs » ou des « Demoiselles »

Les passages de personnes eurent généralement lieu, en traversant le Foron avec sa frontière, curieusement placée sur la rive suisse. Les sinuosités du ruisseau, que l'on peut passer à gué, la végétation, mais aussi la présence de propriétés jouxtant la frontière, rendent cette partie assez difficile à surveiller. On peut s'étonner que les Nazis n'aient pas transformé cette partie de frontière en « mur » du Foron, ce qui n'aurait sans doute pas été trop difficile. Était-ce par manque de moyens ? On peut imaginer que la construction d'une ligne de barbelés électrifiés revenait cher. Mais les Allemands auraient pu, en se contentant de béton, rendre la frontière bien plus étanche qu'elle ne l'était. N'y ont-ils pas pensé ? Estimaient-ils que le jeu n'en valait pas la chandelle ? Le fait est qu'ils se sont finalement contentés de sentinelles, de patrouilles et de barbelés.

Parmi les points de passage, certains furent remarquables, ainsi que leurs « servants » qui ne le furent pas moins : il y avait à Moëllsulaz un passage de la frontière qui présentait de grands avantages.

Il n'était pas réservé aux sportifs, on ne se mouillait pas les pieds en traversant le Foron et surtout, on ne risquait pas de se faire tirer dessus par une sentinelle ou par une patrouille. À 300 mètres en amont de la douane de Moëllsulaz, le Foron, par un caprice des hommes, se trouvait entièrement, pour quelques dizaines de mètres, en territoire français. La frontière longeait alors la rive d'un bief un peu plus au nord, qui alimentait autrefois un moulin enjambant le cours de la rivière.

On parvenait au moulin par un petit pont sur le Foron, donc depuis la France. Le moulin était pour l'essentiel situé en France, mais pour qu'il puisse entièrement bénéficier du flot du bief, son mur arrière, situé au nord, devait s'appuyer pleinement sur la rive suisse. Ce mur était donc suisse et les fenêtres qui le perçaient donnaient sur la liberté.

Irène Gubier, une demoiselle charmante, entreprenante et patriote, était la propriétaire de la buanderie, de l'enclave du bief et donc du moulin qu'elle habitait. Née en 1897, elle n'avait en rien l'aspect d'une aventurière ou l'air audacieux que l'on pourrait imaginer.



Cadastre de 1899

Sur cette carte, on aperçoit le bief qui part du Foron, alimente le moulin et retourne dans le Foron. A cet endroit, c'est le bief qui fait frontière avec Thônex. Lorsque le bief a été asséché, la maison Gubier ● s'est retrouvée en France mais avec une porte donnant sur la Suisse.

Déjà au cours de la Guerre 1914-1918, ce passage avait été utilisé par le deuxième bureau français. C'est pourquoi les vétérans de ce service, le Colonel Rocaut et le Capitaine Alfred Spieser, vinrent solliciter, à la fin de 1941, les services d'Irène Gubier. Celle-ci n'hésita pas à s'engager volontaire, durant la guerre au service de la défense nationale. Elle fut chargée, comme ce fut le cas en 1914-1918, d'une activité de courrier et de transfert des diplomates. Dès 1942, elle aida le Réseau Gilbert à faire passer des informations et des personnes recherchées, parmi elles plusieurs Juifs. Irène Gubier ne travaillait pas car elle s'occupait de son père malade. Lorsque des gens traqués, surtout des Juifs, étaient abandonnés par des passeurs malhonnêtes, sur le premier bras du Foron, ils étaient recueillis par sa chienne Bouboule.

Le « Passage des demoiselles » ... Pourquoi ce nom ? Une personne à exfiltrer arrivant à Annemasse était conduite, en général, par le gendarme Curtet, chez Marguerite Marmoud, l'amie d'Irène Gubier, pour y attendre le moment favorable, soit une heure fixée par le Service de Renseignement suisse. Dans la plus grande discrétion, la personne était ensuite amenée au

## *Bouboule*

Ses yeux la caractérisaient : marron, pailletés d'or, un signe d'intelligence selon les éleveurs, ce que Bouboule allait prouver.

Lorsque Bouboule signalait un danger à sa maîtresse, elle n'aboyait pas mais elle grognait, ce qu'elle ne fit jamais à l'encontre des douaniers ou gendarmes français ou de leurs homologues suisses.

Les gens traqués, surtout des Juifs, abandonnés par des passeurs malhonnêtes, étaient recueillis par Bouboule. Les ayant observés avec confiance, elle les conduisait à sa maîtresse. Devant le regard implorant de l'animal, à l'image de celui des fuyards, Mlle Gubier ne pouvait résister ;

moulin où elle était accueillie par Mademoiselle Gubier qui la faisait passer à l'arrière, par le couloir, dans une chambre où, à l'aide d'une clé dont on nous dit qu'elle était énorme et bénarde\*, ouvrait une porte du mur du fond, donnant en léger contrebas, sur un pré à l'inégalable vertu d'être suisse. Les demoiselles étaient donc deux, on les surnommait également « les Violettes ».

Il y avait aussi une petite buanderie qui jouissait des mêmes particularités. Celle-ci, avec son toit plat, à portée de main, n'a jamais rebuté un unijambiste ou un rhumatisant. Un léger élan, un saut facile et vous tombez en territoire genevois.

C'est sur cette terrasse-là que le gendarme Curtet, aux états de service élogieux, fit passer, au cours de la même, nuit 42 prisonniers évadés : un record. Dès 1942, les Juifs empruntaient ce passage, afin de ne pas compromettre Irène en cas d'arrestation.

A cette héroïne anonyme de cette guerre d'un genre particulier, combien d'hommes et de femmes doivent-ils leur liberté, voire leur vie ?

elle faisait confiance au jugement de sa chienne. Cette confiance était parfaitement justifiée car une fois, la police allemande lui dépêcha deux provocateurs, qui déclenchèrent immédiatement la grogne hargneuse de Bouboule, accueil qu'elle réservait à tout soldat, douanier allemand ou italien, se dirigeant vers sa maison.

Les Allemands comprirent finalement ce système d'alarme. Ils prétextèrent que leurs chiens, malgré leur bonne éducation raciste, étaient troublés par les périodes de rut de Bouboule et exigèrent son départ. Elle fut donc mise en pension chez des connaissances.

\* *bénarde* : serrure à clef non forée, qui peut s'ouvrir des deux côtés de la porte



# Le Pax



Suite au départ des Italiens le 6 septembre 1943, Annemasse eut l'impression d'avoir recouvré la liberté.

Puis le 9 septembre au matin, un martèlement cadencé de bottes résonna sur la Place Nationale. C'était un détachement allemand de 150 hommes qui débarquaient des camions de la Wehrmacht. Ils se dirigèrent vers le Pax Hôtel qui, peu avant, avait été remis en état. Le chef du détachement était le Capitaine Lottmann.

Dès le 15 septembre, la population d'Annemasse apprenait que le Capitaine Lottmann avait fait arrêter 11 Français de la petite ville et des environs. Ces arrestations furent un coup de tonnerre, dans le calme d'une fausse quiétude. Toute la région venait de comprendre qu'un interminable cauchemar commençait.

Annemasse, Avenue de la Gare : face à face s'élevaient le Pax Hôtel et une maison assez vaste où, jusqu'à la guerre, il y avait eu, au rez-de-chaussée, un magasin de bonneterie en gros.

A leur arrivée, le Pax Hôtel fut dévolu aux officiers et aux sous-officiers de la garnison allemande. Dès le 15 septembre, ils se serrèrent un peu, pour laisser place aussi aux responsables de la prison.

Cette prison consista d'abord dans les caves de l'hôtel, puis dans les caves voisines. Mais le Capitaine Lottmann entendait doter la Gestapo de meilleurs locaux.

Lottmann intima à Deffaugt l'ordre d'aménager en prison la maison d'en face. Pour les Allemands, c'était commode, la gare était tout près pour les convois vers les camps...

Deffaugt demanda à l'architecte Pacthod de transformer le magasin en une prison, la plus confortable possible. Pacthod y œuvra de son mieux. Il devait, hélas ! loger lui-même un peu plus tard dans ses installations.

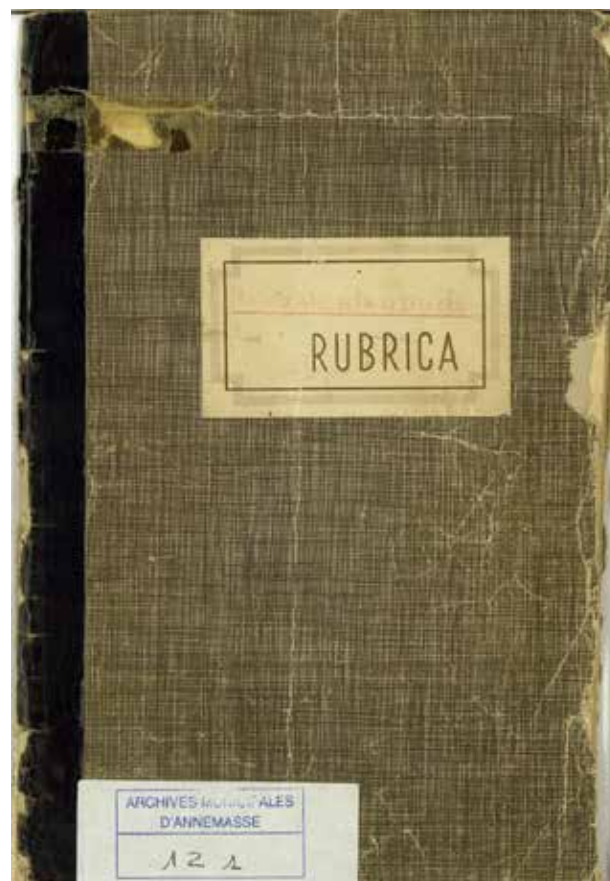
Les Savoyards appelèrent vite la geôle nazie « prison du Pax » ou plus simplement « le Pax ». Chaque personne qui y a été « internée » s'est vue consignée dans un registre.



L'intérieur du Pax



La cellule d'Émile Millet



Le registre du Pax

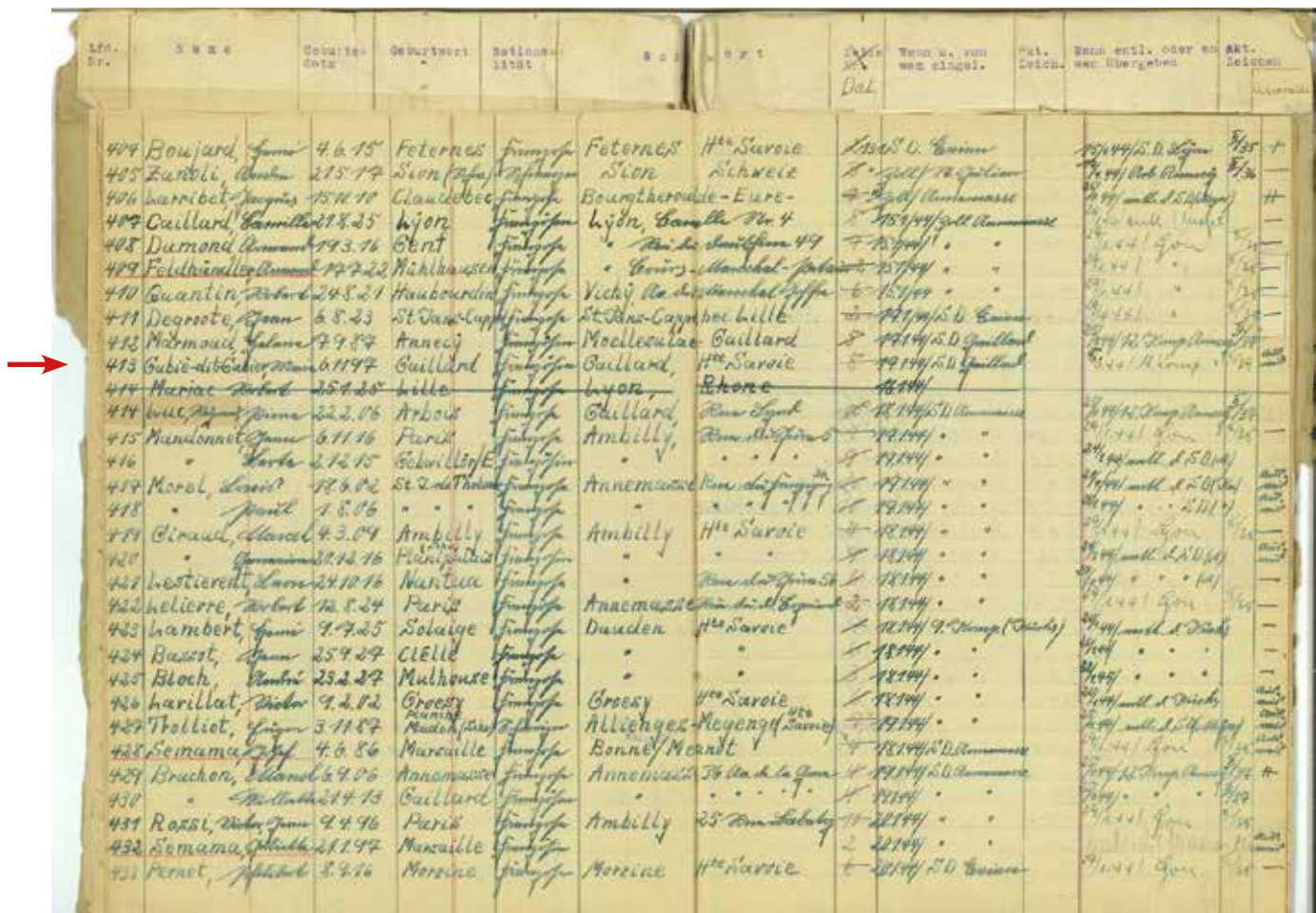
# Ils habitaient Gaillard et ont été internés au Pax

- 91 Jordan Louis Alfred
- 92 Jordan André Jean
- 93 Dumoulin Jules
- 94 Adroit Charles
- 175 Weber Jean
- 176 Weber Daniel
- 276 Heidiger Emma
- 278 Weill René
- 287 Panthin Gilbert
- 322 Krawieck Jean
- 394 Moge Philippe
- 395 Moge Emile
- 396 Moge Henri
- 402 Chevallier Marcel
- 403 Chevallier Jean
- 412 Marmoud Jeanne

- 413 Gubié-dit-Gubier Marie
- 414 Luc Pierre
- 478 Tonnellier Paul
- 479 Tonnellier Jeanne
- 527 Dupond Georges
- 528 Dupond Eugène
- 566 Ravel Edmond
- 667 Le Floch Isidore
- 685 Lambert Odette

Figurent également dans le registre du Pax :

- 486 Favre Louis
- 489 Millet Emile
- 570 Nicollet Angèle



Le registre du Pax où sont consignées toutes les arrestations



# L'arrestation, l'internement et la déportation d'Irène Gubier

Irène Gubier (nom de code « Violette ») fut arrêtée par la Gestapo, le 17 janvier 1944, après la découverte du poste de commandement de la filière à Annecy, pour son passage de renseignements et d'agents. Elle fut arrêtée en même temps que Marguerite Marmoud. Toutes deux furent emprisonnées au Pax à Annemasse, du 17 janvier au 8 février 1944 (Irène : numéro d'écrou 413, cellule n° 8, Marguerite : numéro d'écrou 412, cellule n° 5).

Irène fut ensuite internée à Saint-François à Annecy, du 8 février au 14 mars 1944, à Montluc à Lyon, du 14 mars au 1<sup>er</sup> mai 1944, où elle attrapa la scarlatine, puis au fort de Romainville, du 1<sup>er</sup> mai au 5 mai 1944, sous le matricule 5107.

Le trajet jusqu'à Ravensbrück a duré 12 jours, à 80 dans un wagon plombé. Déportée au camp réservé aux femmes de Ravensbrück, sous le matricule 38877, du 16 mai au 19 juillet 1944, elle fut ensuite déplacée au commando Chomefeld de Buchenwald, du 20 juillet au 11 septembre

1944, puis à Leipzig (commando de Buchenwald du 12 septembre au 13 avril 1945).

Libérée, elle rejoindra à pied, en compagnie de Geneviève de Gaulle, l'armée franco-britannique en Tchécoslovaquie, puis c'est le retour en train par l'Alsace, Lyon, Grenoble, Aix-les-Bains et enfin Annecy et Annemasse.

Irène arrivera finalement à Gaillard le 2 juin 1945. C'est là qu'elle apprendra la mort de son père en avril 1944.

L'autre « Violette », Marguerite Marmoud, de dix ans plus âgée qu'Irène, ne reviendra malheureusement pas de déportation : torturée, jamais elle ne dira mot. Marguerite mourra à Ravensbrück, le 30 janvier 1945. Elle portait le matricule 38933.



La trajet approximatif d'Irène Gubier

# *En route pour Ravensbrück : Angèle et Irène, même voyage*

Irène Gubier a été déportée à Ravensbrück. A notre connaissance, elle n'a pas laissé d'écrits relatant son voyage et sa déportation. Mais d'autres codétenues l'ont fait : voici le récit d'Angèle Nicollet de Thonon, internée au Pax sous le n° 570.

## *Dans un wagon plombé*

Ce 8 juin 1944, Angèle est embarquée pour l'Allemagne. Elles ne sont que 49 à partir. Il y a deux jours, elles étaient 69 en attente de départ. Jusqu'à la frontière, elles font le voyage en troisième classe, vitres vissées ou fermées par du fil de fer et étroitement surveillées.

A Sarrebrück, un soldat fait descendre les femmes du train et les remet aux SS, qui les entassent dans le camp de Neue Bremm, après avoir confisqué valises, provisions, effets personnels et colis de la Croix-Rouge. Angèle découvre l'univers concentrationnaire. Des prisonniers russes courent autour d'un bassin, sous les coups de chaînes distribués par des SS.

Au bout de quelques jours, Angèle fait partie d'un nouveau convoi, rassemblant les récents arrivages de Romainville, soit 183 femmes. Souvent, du fond de son wagon à bestiaux, il lui semble que le train ralentit ou s'arrête. Parfois, ce sont de longues heures d'attente, dans la chaleur et la puanteur. Dans le wagon, on ne peut ni s'asseoir, ni s'allonger. Il faut rester debout ou mourir. Une dérisoire banquette de bois, clouée à la hâte, permet de soulager quelques déportées. Au milieu du wagon, un tonneau pour tout WC. A chaque secousse, le tonneau verse malgré un imperméable jeté par-dessus. Angèle souffre le martyr, prise par une colique néphrétique. Dans une gare, un médecin déporté, parlant la langue de Goethe, interpelle les sentinelles et obtient, pour tous soins médicaux, de l'eau fraîche pour Angèle. Le voyage dure longtemps, très longtemps...

## *Ravensbrück, au cœur de la « Sibérie du Mecklenbourg »*

Ce camp de concentration, situé au nord de Berlin, est construit par des détenus de Sachsenhausen entre 1938 et le début de l'année 1939, dans une région glaciale en hiver. Les habitants d'ici parlent de la Sibérie mecklenbourgeoise. Seul camp destiné à recevoir uniquement des femmes, il reçoit le premier convoi, 867 femmes, en provenance de Lichtenburg et de Moringen, le 13 mai 1939. Toutes sont allemandes, sauf 7 de nationalité autrichienne. A partir de septembre arrivent des femmes d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Pologne, ainsi que des Tziganes.

En octobre 1940, elles sont déjà plus de 10 000 dans la boue et le froid naissant. Au cours de l'hiver, les SS en envoient 1 600 à Bernburg pour y être gazées.

En octobre 1942, elles sont 20 000 et au mois d'août 1944, elles seront 58 000. En tout, ce sont 150 000 femmes appartenant à 25 nationalités, qui seront inscrites sur les registres du camp et nombreuses sont les Haut-Savoyardes à avoir connu cet enfer.

A noter que Ravensbrück fournira du personnel féminin à tous les autres camps de concentration allemands. Camp de travail, mais aussi camp d'expérimentation sur les femmes, les enfants et les nouveau-nés. On y enregistre 843 naissances d'enfants, entre 1943 et 1945. Au début, les SS les assomment puis décident de leur laisser la vie mais la plupart mourront de froid et de faim, quand ce n'est pas d'expériences médicales ...

Le 23 juin 1944, le train transportant Angèle s'immobilise en gare de Ravensbrück. Beaucoup de femmes ne bougent plus, ne respirent plus et sont affalées les unes sur les autres.

La colonne de déportées est dirigée vers des baraquements. Il faut encore marcher avant d'être tondue, douchée et d'enfiler les vêtements de bagnard : chemise, culotte, robe et sabots.

Le lendemain, totalement nues, les déportées défilent devant deux médecins. Les hommes de science trient les femmes aptes au travail.

Au début du mois d'avril 1945, les premiers rayons du soleil redonnent un peu d'espoir aux mortes-vivantes, malgré les rats qui, chaque nuit, dévorent les visages des mortes, dans le Waschraum.

### *Un nouveau voyage.... vers où ?*

Les SS commencent certaines évacuations, marchandées avec la Croix-Rouge suédoise. Ils accélèrent la cadence des exterminations. D'autres détenues sont déportées, gazées et brûlées.

Angèle embarque dans un train aussi sinistre que celui qui l'a amenée ici. Celles qui ont du mal à atteindre les quais sont exécutées. La locomotive tire ses wagons vers le sud.

« Les mots sont trop faibles pour crier ce qu'a été Ravensbrück »

Le train roule vers la Tchécoslovaquie. Et le 27 avril, suite à un bombardement, le convoi est immobilisé en rase campagne.

Il y a un an qu'Angèle a été arrêtée. Quel anniversaire ! Les déportées sont gardées dans leurs wagons, sans manger ni boire.

Une colonne de squelettes vient à passer ! Il pleut à verse. Lorsque l'un d'eux roule, mort au fond du ballast, ses compagnons le déshabillent et récupèrent ses vêtements.

Au bout de trois jours, ordre est donné de descendre et de se mettre en rang pour marcher le long des voies sur le ballast. Les déportées parcourent 27 à 30 kilomètres par jour sous une pluie battante.

Le 8 mai 1945, à 10 heures du matin, Angèle et ses co-détenues apprennent d'un gardien qu'elles sont libres.

Angèle se souvient, émue aux larmes, que toutes se sont regroupées au sommet d'un talus et là, les visages tournés vers le ciel, ont entonné une émouvante Marseillaise, devenue, à cette minute, un hymne à la vie.





## Les titres et décorations d'Irène Gubier

L'hommage personnel du général de Gaulle : « Agent de renseignements en territoire occupé pendant l'année 1943 et le début de l'année 1944, plusieurs fois par semaine, Irène Gubier a permis l'acheminement de documents et de renseignements, de France en Suisse, et vice-versa. Elle a en outre facilité le passage d'agents et le sauvetage de plusieurs personnes traquées. Arrêtée le 17 janvier 1944, incarcérée puis déportée à Ravensbrück, elle a fait face énergiquement et courageusement ».

Honorée par la France, citée à l'ordre de la Nation, Irène Gubier a été nommée lieutenant des Forces françaises combattantes et citée à l'ordre du corps d'armée.

Elle a reçu 7 médailles :

- Chevalier de la Légion d'honneur par arrêté du 31 juillet 1958, publié au Journal Officiel du 5 août 1958, pris sur le rapport du ministre de la défense, en qualité de sous-lieutenant
- Officier de la Légion d'honneur par décret du 14 avril 1962, publié au Journal Officiel du 21 avril 1962, pris sur le rapport du ministre de la défense, en qualité d'ancien sous-lieutenant
- Croix de guerre, étoile vermeil avec palme
- Croix du combattant volontaire 1939-1945
- Médaille de la Résistance française (*décret du 15 octobre 1945, page 53 du JO du 20 octobre 1945*)
- Médaille de la Déportation et de l'internement pour faits de résistance
- Insigne des blessés militaires



# Bibliographie

1. Passer en Suisse, les passages clandestins entre la Haute-Savoie et la Suisse 1940-1944, Odile Munos-du Peloux, PUG, 2002, EAN 9782706110733
2. Les secrets d'une frontière, René Mossu, le milieu du monde, 1946
3. Annemasse La Frontière et Genève, 1939-1945, une histoire singulière, Robert Amoudruz et Guy Gavard, La Fontaine de Siloé, 2014, EAN 9782842065843
4. Service secret 1940-1945, Georges A. Groussard, La Table ronde, 1964,
5. L'affaire suisse, la Résistance a-t-elle trahi de Gaulle, Robert Belot et Gilbert Karpman, Armand Colin, 2009, EAN 9782200350512
6. Guerre et frontières, la frontière franco-suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, Robert Belot, Alphil Lavauzelle, 2006, EAN 9782702513064
7. Derrière les miradors, des déportés témoignent, Lucien Colonel et Michel Germain, La Fontaine de Siloé, 2011, EAN 9782842065447
8. Chemins de passage, des passages clandestins entre la Haute-Savoie et la Suisse de 1940 et 1944, Jean-Claude Croquet, La Salévienne, 1996
9. Le sacrifice du matin, Guillaïn de Bénouville, J'ai lu, 1967
10. Les pavés de l'enfer, Dominique Ponchardier, J'ai lu, 1969
11. Je fus ce condamné, André Devigny, Presses de la cité, 1983, EAN 9782258003668
12. La France terre de refuge et de désobéissance civile (1936-1944), exemple du sauvetage des Juifs tome 2, Limore Yagil, Cerf, 2010, EAN 9782204093934
13. Désobéir Des policiers des gendarmes sous l'occupation 1940-1944, Limore Yagil, Nouveau Monde, EAN 9782369426554
14. La Haute-Savoie résistante, les femmes aussi..., Général Jean-Marc De Giuli, association des Glières, 2018, EAN 9782954800998
15. Le sang de la barbarie, Michel Germain, la Fontaine de Siloé, 1992, EAN 9782908967272
16. Dialogues, Geneviève De Gaulle Anthonioz et Germaine Tillion, Plon, 2015, EAN 9782259-229906
17. La traversée du mal, Germaine Tillion, Seuil, 2002, EAN 9782869594982
18. Une petite fille privilégiée, Francine Christophe, Pocket, 2019, EAN 9782266107228
19. La montagne héroïque, Charles Gilbert, Le Cercle d'or, 1980, EAN 9782718800752
20. Lieux et passages de Genève à Annemasse, les Trois-Chêne, Editions chénoises, 2013, EAN 9782825710326
21. Thônex, une commune, une histoire, Slatkine, 1989, EAN 978 2832104118
22. Le Foron à travers le temps, Annick Mossaz et Jean Garchery, La Boussole, 2000, EAN 9782913874077
23. La frontière entre la Haute-Savoie et Genève 1939-1945, Echos Saléviens N° 22 de la Salévienne, 2015, EAN 0990233300001
24. Promenades sur la frontière franco-genevoise, Stéphane Bodénès, Slatkine, 2001, EAN 9782051018784
25. La Seconde Guerre mondiale en France, Jean-Noël Grandhomme, Ouest France, 2004, EAN 9782702893890
26. Exposition «La Savoie des Ombres », AD 73



Irène Gubier (6/11/1897 - 26/4/1995)